

LA POLITESSE DU DÉSESPOIR

MAXIME SBAIHI



A Loic, Icare pleuré

Prologue

Réveil douloureux. Par des coups de coude insistants, mon abdomen agressé appelle mes paupières à la rescousse.

– Dégage, je vais être en retard !

Sous un regain de douleur, elles sursautent enfin.

– Oh le con, il a vomi sur ma portière ! Casse-toi je te dis !

Ma vue se clarifie progressivement et je me relève sous la menace du pied batailleur. Du bout de mon regard chancelant, je fixe son propriétaire, un cravateux à attaché-case visiblement nerveux. Il recule. Après un court instant d'hésitation, j'attrape Jack par la main et nous déguerpissons avec la précipitation de deux chenapans pris en flagrant délit. Mal guidés par les néons de l'obscurité souterraine, nous avalons les marches du premier escalier dévoué. La lourde porte de sortie s'ouvre sur un soleil matinal qui braque notre essoufflement avec un éclat aveuglant. Une affreuse odeur me persécute, rivalité bitumeuse de sueur, pisse et transpiration. Ça sent le vomi aussi. Un rapide coup d'œil à mes chaussures me le confirme.

Echoués sur le premier banc daignant nous accueillir, j'ouvre ma bouteille de Jack Daniel's et dégaine une très longue gorgée. Il n'est plus très frais Jack, son haleine matinale empeste. Mais il est là, avec moi, comme toujours. Lui et moi on ne se quitte plus depuis des mois. Il me borde où bon lui semble et dépanne mes réveils. Sa loyauté est indéfectible et son imagination infinie. Il est surtout le seul – le dernier – à pouvoir encore me faire sourire.

Devant moi, je reconnais peu à peu la rue Soufflot et son majestueux Panthéon à qui je dois une ombre salvatrice. Il arbore, avec une superbe qui frôle la suffisance, la proclamation de son fronton « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ». Je les imagine se moquer de moi là-dedans les Hugo, Jaurès et autres Zola. « Regarde-toi, tu crains mon petit ! » me ferait à raison remarquer Moulin, intronisé là sur les épaules de l'éloquence malrausienne. « Entre ici Jean Moulin avec ton terrible cortège » lui avait lancé Malraux ce jour froid de décembre 1969, avant d'être relayé par un venteux Chant des Partisans. « Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France ». Ses intonations chantantes peinaient à se frayer un écho entre les bourrasques gratifiantes adressées par le Carnot de la résistance pour saluer l'hommage solennel de son compagnon. Tous deux reposent maintenant ici et avec Jack nous les saluons bien bas par une gorgée à leur mémoire. Dire qu'ils voulaient y enfermer Camus ! Il le mérite, évidemment, mais le cimetière de Lourmarin vaut tous les Panthéons. Sa grandeur est plus éclatante là-

bas, le Lubéron y a gagné un roi, et Camus retrouvé son enfance algérienne. Quel attentat que l'intention de remplacer les cigales et le soleil provençal par les klaxons et les caves foncées du Panthéon.

L'abdomen et la tête défaits, je ne décolère pas d'avoir laissé un petit excité m'agresser si bassement. Mon portable carillonne. Un texto enrobé dans une prose de guimauve souhaite un joyeux anniversaire et « plein plein de bonheur » à son « chouchou ». Si tu voyais dans quel état il est le chouchou. Aujourd'hui c'est effectivement mon anniversaire, il est neuf heures du matin et je viens de me réveiller dans un parking sous-terrain. J'ignore comment moi, petit minable, me retrouve soudainement Place des Grands Hommes. Putain, vingt-cinq ans. C'est rien mais déjà trop. Putain, neuf heures ! J'éteins mon portable, il est temps de lâcher le goulot de la déchéance pour aller au boulot à la Défense. Bienvenue dans les murs écroulés de mon monde.

I

Vingt-cinq ans. Vingt-cinq-ans. Vingt - cinq - ans. C'est en rentrant tôt du travail, en toute fin d'après-midi, que je relève l'indigne compteur. Jack n'est malheureusement pas là pour chasser l'angoisse cramponnée à ma gorge. J'ai du le laisser dans le taxi ce matin, en faisant un crochet par chez moi pour enfiler un costard entre deux aspirines pétillantes. Le fourbe, je prends les coups et lui passe la matinée à roupiller sur une banquette arrière.

Avachi sur mon canapé, la cravate ballante, j'observe telle une bête à l'agonie mon plafond avec nostalgie. Ses moulures souillées de reliefs de champagne célèbrent les souvenirs des impétueuses soirées de jadis. Les voisins qui montaient, remontés, pour me menacer en comité, les policiers composant par cœur mon numéro, leur tutoiement amical d'exaspération puis l'inévitable débarquement avec des effectifs dignes d'un délogement de camps rom. Le 8^{ème} arrondissement est un mauvais choix pour faire la fête. Paris ne sait plus faire la fête. Ma vie ne se prête plus à la fête.

Mauvaise idée de rallumer mon portable. Les textos de la journée font la queue pour me souhaiter, l'un après l'autre, un joyeux anniversaire. A peine ai-je le temps de les parcourir avec dégoût que le portable est pris de convulsions entre mes mains. Mes parents qui bravent le décalage horaire. Leurs tendres vœux soulèvent un violent chagrin en embuscade sous mes paupières, prêt à bondir. Je parviens difficilement à le ravalé, hasarde une voie joyeuse et les remercie chaleureusement tout en les assurant de mon bonheur. Le boulot, les amis, la santé, tout va. Je nage dans le ravissement de la vie. Si seulement ils savaient. Double appel, c'est Seb.

– Joyeux anniversaire vieux con ! Ça fait trois fois que j'essaye de t'avoir. C'est vendredi, c'est ton anniversaire et vingt-cinq ans ça se fête ! Tu viens arroser ça avec nous ? On se retrouve au bar dans une demi-heure ? Je préviens du monde.

– Pas trop de gens, on essaye de faire ça en mode restreint.

– Tu déconnes ou quoi ? L'occasion est trop belle, je préviens du monde. A toute !

J'ai raccroché au nez de mes parents en basculant l'appel. Tant pis, ils ont un signe de vie et je me suis gardé de trop leur parler. Je déteste les anniversaires. Le mien avant tout, celui-là plus que tous. Un anniversaire se doit d'être déploré et non fêté. L'occasion impose une veillée funèbre pour lamenter la victoire rampante de la mort et pleurer, seul, le naufrage de la vieillesse. Rien à voir avec le narcissisme athlétique du jubilé, écœurant cérémoniel pour se fêter, être fêté, se regarder fêter. Mais la perspective de me retrouver dans un bar m'enchanté.

L'alibi est d'autant bien trouvé que Jack n'est toujours pas rentré.

Avant de partir rejoindre Seb et compagnie, je mue en abandonnant derrière moi mon exuvie de costard au profit d'un jean t-shirt libérateur. Le miroir moque mes vingt-cinq ans du fond de mes joues creusées. Mon regard vidé est encerclé par des cernes bleu foncées qui fortifient chaque jour davantage le siège de mes yeux verts désarmés. Elles ont déjà la couleur de l'assaut final. Je dormirai quand je serai mort, l'éternité est le plus reposant des sommeils.

Le métro parisien pourrait être un formidable lieu d'échange et de rencontre. Autant d'inconnus contraints de passer des pelletées de minutes ensemble et pourtant personne ne s'adresse la parole. Les regards échangés sont méfiants et juges alors qu'ils pourraient être généreusement curieux. Consterné par le constat récurrent, je me plonge moi aussi dans mon portable pour terminer la lecture de mes lugubres textos d'anniversaire avec les Dire Straits en fond sonore, la version live de Brothers in arms pour les soixante-dix ans de Mandela, Wembley 1988. Et je repense à mes frères d'armes à moi, tous disparus. La chair de poule qui patrouille les synapses est à la hauteur de la virtuosité sonore. Le morceau vieillit aussi bien que Mark Knopfler, lui qui a réussi à faire tourner seul les Dire Straits pendant vingt ans. Plus grand guitariste vivant depuis que les acides ont eu raison de Jimmy, la guitare lui obéit au doigt et aux riffs. Elle est sa deuxième bite qu'il manie avec la passion libidineuse d'un adolescent fougueux. Auteur génial, compositeur singulier et interprète frissonnant, le Masiakasaurus knopfleri – nom donné par les paléontologues à une de leur plus belle découverte –

est le dernier des grands dinosaures du rock. Hommage scientifique rare qui tranche avec le mépris affiché des nouvelles générations envers Mark Knopfler, boudé parce qu'il réfute la mystification, ne tolère que la lumière de la scène et la fuit une fois descendu. La guitare jurassique termine de sangloter ses derniers accords quand ma station est annoncée.

Sur le chemin du bar, deux bras me ligotent soudainement par derrière pour me canarder de bisous. Amélie me souhaite un joyeux anniversaire et nous rejoignons Seb, déjà en terrasse avec une bière solidement vissée dans la main. Il subit à son tour un déchainement de tendresse, une pelle colossale dont elle a le secret et lui l'exclusivité. Ils ont beau vivre ensemble, à chaque fois ils rejouent la sortie de prison.

– Alors tu les sens tes vingt-cinq ans ? me lance Seb à peine attablé.

– On va tenter d'oublier ça par la bière. T'es là depuis longtemps ?

– Non, j'en suis à ma deuxième pinte, la tienne arrive.

Ce bar est le quartier général de Seb et sa bande. C'est un bon repère que je fréquente de temps à autre pour venir me joindre à eux. Si Jack Sparrow débarquait ici, il engagerait en un claquement de doigt la moitié du comptoir.

Amélie triture son portable pour s'assurer qu'une petite foule vienne assister au rapprochement de ma mort.

– T'as une sale gueule, tu bosses trop.

– Je sais. C'est un peu le stress en ce moment, mais ça va.

Tu parles. S'il savait. Ma pinte arrive à temps, fraîche et appétissante. Peu de choses au monde sont comparables au gracieux dévalement de la première gorgée de bière sur une langue épanouie de nicotine un vendredi en terrasse. Le crépuscule comme décor, la bière pour arme, nous assistons à l'assassinat du soleil et sa lente agonie colorée. C'est aussi mon crépuscule.

Marc nous rejoint. Encore captif de son costard uniforme, je m'empresse de lui demander l'affranchissement de son nœud coulant.

– Alors, on fait quoi ce soir ? jette-t-il dans la discussion.

– On boit et on verra où ça nous mène, rétorque Seb.

– Ça me va ! Laura, une copine, fait une soirée à deux rues d'ici. C'est son anniversaire à elle aussi. Je peux ramener qui je veux tant que l'alcool suit.

– Elle est bonne Laura ? lui demande Seb qui s'attire aussitôt les foudroyantes représailles pupillaires d'Amélie.

– Pas moche, mais ses copines sont encore mieux. Tu verras. Math, t'en ramène une. Cadeau d'anniversaire !

– Merci, toi tu sais vendre les soirées.

– Vivement que les filles arrivent pour rehausser le niveau, peste Amélie en se levant pour aller chercher une copine au métro.

Seb en profite pour aller vidanger sa soif.

– J'ai un autre cadeau pour toi Math, me dis Marc, souriant, profitant de notre tête-à-tête.

– Une autre fille ?

– J’ai été en chopper hier chez un pote. Je l’ai testée au bureau, tu m’en diras des nouvelles.

Il me serre discrètement la main et j’enfouis son cadeau dans ma poche. Conscient du prix du gramme à Paris, je le remercie chaleureusement. La blanche est ma deuxième béquille existentielle, l’alter-Jack avec qui nous formons un passionnel ménage à trois. Mes narines sinistrement vides toute la journée veulent s’y réfugier sur-le-champ mais je les fais patienter encore un instant. Hors de question de manquer le dernier acte de l’assassinat.

Ce n’est que lorsque le soleil s’écroule définitivement dans ma bière pour achever son dernier souffle, et ma gorge sa troisième pinte, que je décide d’aller enfin déballer mon cadeau. Je délaisse ma tablée d’anniversaire, peuplement en chamaille sur le sort d’un politicien déchu, pour aller me consacrer au rituel des toilettes. Le sachet délicatement ouvert, ma langue s’anesthésie au test salivaire de mon index. Conquis, je retrace le théorème de Thalès sur la chasse d’eau à l’aide de ma carte d’étudiant périmée. Les délicieuses parallèles sont happées par l’impatience et atterrissent dans les mains tendues de mes parois nasales. L’avantage de la blanche c’est qu’elle ne réserve pas de mauvaises surprises. Décollage rapide, sens aiguisés, et la sensation de l’instant en prime. Aucune hallucination, zéro bad trip. Un courant d’air frais qui traverse l’âme et la vide de ses soucis, une farine miraculeuse qui transforme les boulets de la vie en ballons de la nuit. Son seul inconvénient, paraît-il, c’est qu’elle bride les érections. Jusqu’à présent, elle m’a aimablement épargné ce fléau.

Ça tape à la porte. Je remballe le tout en prenant soin de lécher la carte et masser mes narines exaltées. En ressortant, j'en profite pour jeter un coup d'œil à mon portable. Les textos continuent d'affluer et mon frère, entre autres, a essayé de m'appeler. Je le rappelle dans la rue.

– Petit frère ! Joyeux anniversaire ! C'est le fatidique quart de siècle ! Ça me fait bizarre de te voir grandir comme ça tu sais.

Je le remercie et prends de ses nouvelles. Il part en week-end à Deauville, son travail l'enchanté, ses voisins l'exaspèrent et ma nièce commence à marcher. Evitant soigneusement de se soucier de ma vie, il ne peut s'empêcher de me raconter la sienne. Un « fête bien ça » lapidaire termine la conversation et je raccroche.

J'observe de loin le groupe formé pour me fêter. Ce ne sont pas mes amis. Je n'ai pas d'amis. J'en ai tellement que je n'en ai plus, à l'exception notable de Jack. Infidèle, je n'appartiens pas à une seule bande de potes mais à plusieurs, nombreuses, que je fréquente par intermittence. Ma conception de l'amitié est nomade et éphémère, elle ne s'arrête pas à des personnes mais à des moments partagés. Parfois, des semaines s'écoulaient sans nouvelles puis je passe trois soirées d'affilée avec les mêmes, avant de refaire tourner la roue de l'amitié vers de nouveaux moments. Il y a tout à gagner à ainsi voguer entre les classes sociales, opinions, métiers et origines.

La foule afflue à notre table où la discussion bat désormais son plein autour d'un débat existentiel : comment les nains font-ils pour se branler ? Seb explique, avec une dialectique hégélienne, que leurs bras ne sont pas assez longs pour attraper leurs

queues car « leurs membres sont moins proportionnels à leurs corps que nous ». Les opinions s'affrontent entre les radicaux, partisans du « mais c'est justement pour ça qu'ils en ont une plus grosse ! » et les modérés, affirmant main sur le cœur qu'il leur suffit de se courber.

Je n'ai rien raté. Les discussions de bar volent ras-la-mousse mais leur vocation est, par nature, davantage tripée qu'intellectuelle. Imbibées d'alcool, soulagées de duplicité, dénouées du corset trop serré du politiquement correct, elles sont pourtant d'une sincérité insolite. Le comptoir des bars est le berceau même de la démocratie, sa première – ou dernière – agora. Au-dessus de ses pintes, les langues se délient et les esprits se lient. Révélateur des profondeurs humaines, l'alcool possède ceci de glorieux qu'il parvient aussi bien à faire pleurer les forts et dénuder les coincés que rendre les sages idiots et les idiots sages. Voilà pourquoi les hommes à la langue éternellement sèche me sont suspects. La peur du corps et de l'âme nus trahit un contrôle trop contrefait pour être naturel. Sous chaque galette de vomi jonchant les rues parisiennes le week-end se cache l'histoire d'un déversement humain qui m'intéresse et, quelque part, me rassure.

Soudain, un cri du ventre vient déchirer les arguments.

– J'ai la dalle ! Vous avez déjà mangé ? demande Amélie, manifestement agacée par la tournure de la discussion.

– Tu manges, t'as perdu !

– Moi aussi j'ai faim ! Vous les mecs, vous bouffez de l'alcool.

– Et alors ? Ça rafraichit l'été et ça réchauffe l'hiver, que demander de plus ?

Je les observe tous et me sens loin. S'ils savaient. J'ai presque envie de leur crier la vérité et me délecter des mines en décomposition dans un fracas de silence.

Ma quatrième pinte commence à remonter mon entendement. J'ai pris l'habitude de ne plus dîner en soirée sinon l'alcool n'a plus d'effets – et il n'y a rien de pire que d'être sobre dans une meute ivre. Je préfère largement boire mon désespoir en solitaire. La bouteille a meilleur goût seul et la compagnie de Jack vaut toutes les discussions humaines. En son fond brille par n'importe quel temps un ravissant soleil. Plein je le vide, vide je le plains : c'est le fondement et la devise de notre fraternité devenue ancre dans la mer alcoolique de ma vie. Ma roue de l'amitié permet heureusement d'échapper aux remarques jalouses. Seul symptôme révélateur, je tremble de plus en plus de la main droite. Pas très pratique.

Notre table va bientôt finir par bloquer la rue. Seb est en mauvais état, il n'a jamais tenu l'alcool. Quatre pintes dans le gosier et le voilà entamant des chansons paillardes. Amélie tente de le calmer mais elle a déjà perdu toute légitimité d'une quelconque autorité. Par un acte désespéré, elle décide d'entraîner les filles manger rapidement un shawarma chez un libanais à deux pas d'ici. Je les accompagne. Sur le chemin, Claire s'accroche à mon bras.

– Ça va Math ? T'es pas très bavard ce soir, t'as l'air fatigué.

– Un peu. C'est la fin de semaine, je bosse pas mal en ce moment.

– Ah non ! Ce soir on parle pas boulot, on fait la fête. Ta fête !

Elle est belle Claire. Une brune pétillante des sourcils au cul. Entre les deux, un hameçon de regard qui crie braguette. Elle le sait et moi aussi. Je suis tombé dedans l'année dernière. Le lit s'est révélé être un terrain commun d'entente belliqueuse où nos duels aussi longs qu'acharnés confondaient morsures et baisers, griffures et caresses. Deux grands gladiateurs à la lutte jusqu'au forfait par épuisement de l'adversaire. En dehors du ring hormonal, nous étions incompatibles. Elle est trop parisienne, trop superficielle, trop commune. Sa religion c'est les sacs Longchamp et les séries américaines. Des filles comme ça, Paris en regorge.

Dans la queue devant le libanais, j'aperçois le Pape sur le trottoir opposé, en train de parlementer avec le pied d'un lampadaire. Je le rejoins et m'assois auprès de lui avec son assentiment. Le Pape traîne inlassablement ses sacs aux abords de la rue Mouffetard et tient son surnom de l'infâme rouge de Vieux Papes, davantage condiment que vin, auquel il carbure. La première fois, je l'ai abordé avec une curiosité propre à l'ébriété. Sa méfiance m'avait alors rembarré avec un mépris cinglant. Mais, par la force de la persévérance, nos relations sont par la suite devenues courtoises, cordiales puis amicales. Sa passion affirmée pour les boutons de manchette – reliquat du métier de tailleur qu'il exerçait dans un lointain passé impénétrable – m'a permis de monnayer sa confiance en lui offrant une bonne partie de la collection héritée de mon grand-père. J'ai compris que son mépris initial était un rempart légitime érigé contre la pitié trop souvent croisée par

ses yeux de Saint-bernard. De son propre aveu, il ne voit pas l'intérêt de répondre à la curiosité de ceux qui le chassent de leurs terrasses. A force de le côtoyer, j'ai compris qu'il ne faisait pas la manche mais mettait « la générosité humaine à l'épreuve » comme il aime me le rappeler avec facétie. Pour le Pape, la rue est un choix, celui du spectateur régala de ne pas être sur la scène du spectacle quotidien monté par le troupeau. Depuis qu'il m'a initié aux invisibles conventions du monde de la rue, je fais régulièrement des infidélités à Malthus pour aller parler à des clochards. A Paris, le choix est embarrassant. Le Pape m'a appris à les aborder : jamais leur demander d'où ils viennent ni où ils vont, jamais laisser filtrer la moindre pitié, jamais les remercier, toujours les saluer. On se rassure en se disant que les clochards sont des cadavres ivres déposés par la vie sur le bas côté de la route. En réalité, ce sont des petits philosophes crasseux – mais libres – dotés d'un conversationnel frappant de lucidité. Il suffit de snober l'odeur et savoir les cueillir à la bonne heure.

La blanche s'empare doucement de moi. Je me sens enfin vivant et alerte. Je salue le Pape et rejoins les filles. Un shawarma pour moi aussi. Amélie apprend que notre tablée a succombé aux avances de Marc pour aller à la soirée de la dénommée Laura. En chemin pour les y rejoindre, Claire et Amélie m'escortent chacune par la taille. Leurs copines ouvrent et ferment la marche, vaillantes Euménides cherchant à s'assurer l'exclusivité de la proie. Porté par leur instinct protecteur, le temps se ralentit sous mes pas. Je suis prêt à les suivre jusqu'à l'autre bout du monde.

Marc n'a pas perdu son temps, il est déjà en train d'attaquer une rousse sur la terrasse. A l'issue des

vaines salutations protocolaires, c'est avec fierté que je m'autoproclame le moins bien fringué de tous. Mon jean-t-shirt-basket détonne avec le colformisme des chemise-veston-derbies à perte de vue. Paris ne tolère que l'école du col. Ici on s'habille pour afficher ou acheter un statut social. La moindre déviance disciplinaire est immédiatement jugée sur l'autel de la ségrégation socialo-vestimentaire. Les règles sont strictes : la chemise est quasiment obligatoire – le polo étant toléré dans la stricte limite de la décontraction dominicale –, le pullover se porte sur les épaules, la veste de préférence à l'italienne, les chaussures doivent être cirées et la mèche apprêtée, le jean impérativement slim, si possible rose ou fushia. Tous travestis pareil à force de suivre à la couture les codes imposés, les plus soumis lisent GQ et leur casse-tête matinal consiste à savoir si les chaussettes doivent être assorties au pantalon ou aux chaussures. J'aperçois même, au loin, un mec à triple col paré d'une chemise, d'un sweat, d'un veston et d'un petit foulard qu'il porte autour du cou pour afficher sa probable particule. Au royaume de la chemise, les coincés sont rois. Desproges disait que dans une pièce avec dix personnes le con est celui qui s'habille comme les neuf autres. C'est scientifiquement imparable, surtout à Paris. Tous ces dandys chics se prennent pour des grands conquistadors mais ne sont que des petits cons qui s'adorent. Ils ne vont pas me manquer eux. Je mets un point d'honneur à transgresser effrontément leurs règles, passer la journée déguisé en costard m'est déjà assez pénible comme ça.

En sortant des toilettes, où j'ai terminé mon cadeau, j'aperçois Jack, abandonné sur une table de la cuisine. Quel plaisir de le revoir ! Je m'empresse de